7: Dijour SI7 Mataco

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

(RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE)

NOUVELLE SÉRIE — TOME XXV

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

PARIS, V^e^

—

1933

[Title Page]

[P.241]

LES CÉRÉMONIES D'EXPULSION DES MALADIES CHEZ LES MATAKO,

PAR ÉLISABETH DIJOUR.

(*Planches VIII-IX*).

Au cours de la mission dans le Chaco argentin, dont j'ai été chargée en 1932-1933, j'ai eu l'occasion d'assister à un certain nombre de cérémonies d'expulsion de maladies ou de mauvais esprits.

Les Indiens Matako ne semblent pas connaître d'autre médecine que la médecine magique ; cela est normal puisque la maladie prend l'image du malade et non son corps.

Parmi les cérémonies décrites ci-dessous, on peut distinguer celles dont bénéficie le village entier et celles dont ne bénéficie qu'un seul malade.

Cérémonie d'expulsion des maladies pour tout le village. (8 avril 1933).

Cette cérémonie eut lieu le matin, en plein air, assez loin des maisons, et fut exécutée par la totalité des medicine-men du village. Ils étaient disposés sur un rang, la face vers l'Est et tous avaient en main une maraca et un sifflet en os. Certains d'entre eux portaient des bandes de grelots, soit à la main, soit passées en sautoir ou accrochées aux coudes. Quelques officiants étaient vêtus de chemises cérémonielles en laine rouge, pailletées de rondelles de coquillages, d'autres de chemises de guerre en fil de curaguata. Presque tous portaient des bandeaux frontaux rouges ornés de plumes ou des chapeaux agrémentés de plumes d'autruche, et la plupart avaient un bouquet de plumes d'autruche à la main. Le visage des principaux medicine-men était barbouillé de rouge et de noir, et celui des femmes de rouge. En face de la rangée des officiants, étaient plantées, pointe en bas, quelques flèches et une lance la pointe en haut. Au cours de la cérémonie, on fixa au sommet de la lance un bouquet de plumes d'autruche. Lorsque j'arrivai sur les lieux, je remarquai un jeune

homme en train de moudre dans une calebasse les graines du *ha'tax*, que priseraient plus tard les medicine-men.

La cérémonie consistait en un chant sans paroles, identique à celui que les medicine-men font entendre lors du traitement des maladies. Le chant était rythmé par le tintement des maraca et, par moments, par le son des bandes de grelots et de sabots et des coups de sifflet. Chaque coup de sifflet marque un stade nouveau dans les représentations associées à la cérémonie (métamorphose nouvelle de l'esprit du medicine-man, aussi bien que son arrivée ou son départ d'un lieu donné). La maraca était parfois tendue d'une manière menaçante, comme pour refouler un être invisible ; le même geste était fait par ceux qui tenaient des plumes d'autruche. A tour de rôle, sans que pour cela la cérémonie fût interrompue, l'un ou l'autre des officiants prisait la poudre de *ha'tax*. Un des officiants courait derrière et devant ses collègues, un plumeau à la main, et les époussetait de la tête aux pieds ; il était secondé par un autre, qui faisait tinter des grelots et des clochettes dans leur dos. Après avoir prisé du *ha'tax*, les officiants se remettaient à chanter, à brandir leurs maraca et à exécuter avec elles ou avec des plumes des gestes de menace. Quelques medicine-men faisaient entendre le chant propre à leur esprit, sans se soucier de la mélopée de leurs confrères.

A ces préliminaires succéda l'offensive directe contre la maladie : quelques individus sortirent du rang en brandissant violemment leurs maraca et leurs plumes, puis retournèrent à leur place. Un autre commença à projeter de la terre avec le pied, il fut immédiatement suivi par un autre, qui, saisissant à pleines mains la poussière, la jetait devant lui. Puis l'un d'eux dégaina son coupe-liane et se mit à sabrer l'herbe autour de lui ; son exemple fut suivi par presque tout le groupe, qui se lança à l'assaut de la maladie. Quelques-uns s'acharnaient sur un endroit, comme s'ils avaient enfin acculé l'ennemi, et le frappaient à coups redoublés de coupe-liane ou de plumeau, puis piétinaient comme s'ils ensevelissaient leur victime. L'attaque de la maladie dura assez longtemps et fut exécutée avec un très grand sérieux.

La suite de la cérémonie fut ce que nous pourrions appeler une désinfection générale. Les medicine-men commencèrent par s'épousseter entre eux, à faire tinter leurs grelots tout contre le corps de leurs collègues et à leur souffler sur le sommet de la tête ou sur la nuque, comme en cas de maladie. Puis on appela tous ceux, hommes, femmes et enfants, qui avaient assisté à la cérémonie en spectateurs. Ils s'assirent et les medicine-men et medicine-women vinrent leur passer le plumeau sur le corps, leur souffler sur la tête et faire tinter les grelots le long du corps. Ces rites furent accomplis pour les enfants avec le même scrupule que pour les adultes.

Mon ami Sanchez fut l'objet de soins particuliers ; après que le medicine-man chef en personne lui eut soufflé dessus, il fut assisté par quatre medicine-men, dont deux soufflaient et chantaient sur lui, tandis que les deux autres agitaient grelots, cloches et maraca.

Ceux des medicine-men qui n'étaient pas occupés à la désinfection firent demi-tour et répétèrent tous les gestes qu'ils avaient effectués précédemment. De temps en temps, l'un ou l'autre quittait encore le rang pour faucher l'herbe et ensevelir rageusement la maladie. Les coups de sifflet se succédaient à intervalles de plus en plus rapprochés et les grelots étaient agités avec plus d'énergie et d'insistance.

La cérémonie prit fin lorsque tous les membres de la communauté furent censés débarrassés des mauvaises influences dont ils étaient imprégnés.

Notes.

1. La maladie à expulser était la fièvre aphteuse, dont le bétail était alors affecté, et qui avait eu sur la santé des individus des conséquences néfastes. Plusieurs, qui avaient mangé de la viande contaminée, étaient tombés malades.

2. Les medicine-men avaient transformé leur « image » (esprit) en *istí'n*, un oiseau de proie, afin d'aller trouver la maladie, mais comme en cette occasion celle-ci s'était manifestée particulièrement maligne, cette première tentative de conciliation avait échoué, et les hommes durent se transformer en *mɔsɔ'*, abeille de terre.

Cérémonie d'expulsion de maladie au bénéfice d'une personne. (24 janvier 1933).

Dans le petit village voisin, un homme fut pris par le *nalɔ'le*. Vers 21 heures, il fut habillé de rouge et de blanc et assis au centre de la place des cérémonies ; on lui donna deux cloches. En face du malade, on planta dans le sol trois bâtons, l'un de deux mètres environ était entièrement recouvert d'un tissu foncé, les deux autres étaient hauts de 75 à 85 cm. et à leur partie supérieure, surmontée de touffes de plumes d'autruche, des morceaux de tissu étaient attachés. Les deux medicine-men, habillés seulement de ceintures de plumes d'autruche et tenant des grelots en fer à la main, se trouvaient à côté du malade. Un peu plus loin étaient les deux assistants (probablement membres de la famille du malade) et les trois danseurs ; tous portaient des grelots.

Les medicine-men chantaient et soufflaient sur le malade, qui agitait ses cloches, tandis que les danseurs et les assistants piétinaient sur place en

7: Dijour SI7 Mataco

faisant sonner leurs grelots. Les danseurs se mirent ensuite à courir autour du groupe de la manière suivante : ils partirent de gauche à droite en tournant le dos aux bâtons ; arrivés à la hauteur de ceux-ci au second tour, ils changèrent de sens et continuèrent ainsi, faisant alternativement deux tours dans chaque sens, pendant que les assistants frappaient du pied et chantaient en faisant sonner leurs grelots et que les medicine-men continuaient à chanter et à souffler. Le malade était resté immobile pendant ce temps. Après une dizaine de tours, les danseurs allèrent se reposer en fumant et parlant avec les assistants, tandis que les medicine-men ne cessaient de chanter et d'agiter leurs grelots, le malade restant toujours immobile. La danse fut reprise au bout d'un quart d'heure, accompagnée cette fois-ci par les grelots et le chant de tous les officiants et par les cloches du malade. Les participants avaient l'air assez joyeux. La cérémonie terminée, tout le monde s'assit et se mit à fumer. Puis on emporta les bâtons et on commença à enlever les ornements, d'abord ceux des medicine-men, puis ceux des assistants et danseurs, et en dernier lieu ceux du malade, qui s'en alla tranquillement vers sa hutte.

Note.

naLa'le est un esprit, qui habite sous la terre et qui vole l'image des gens. Parfois ceux qu'il a pris ainsi deviennent des medicine-men.

Cérémonie d'expulsion de maladie au bénéfice d'une personne.
(du 20 au 24 mars 1933).

Une femme, étant très malade et disposant de beaucoup de richesses, fut traitée par cinq grands medicine-men de la région.

Aux alentours de la maison qu'elle habitait, on nettoya un terrain de 5 mètres carrés environ, on y planta des montants de bois et on y dressa une espèce de tente ; l'un des montants, de 6 mètres environ, était décoré de deux grandes pièces de tissu et d'un vieux drapeau argentin. Autour de la tente on disposa des objets demandés par la maladie ou propres à lui plaire : une moustiquaire tendue, un poncho sur un métier à tisser, une vieille valise, des tissus aux couleurs criardes, une selle, une capote militaire, une lampe-tempête, une lance et un fusil. Un peu plus loin on prépara des feux pour la cuisson des aliments destinés à la maladie et un baquet d'eau pour les danseurs. La malade se trouvait assise au milieu de la tente sur une botte de foin et de vieux tissus, vêtue de ses plus beaux habits et couverte d'ornements rituels. Les cinq medicine-men étaient également ornés : ils portaient des ceintures de plumes, des grelots, des casques

coloniaux et autres objets précieux ; toute la partie inférieure de leur visage était barbouillée de noir. Il y avait également une vingtaine de danseurs, affublés de plumes, de ceintures rouges ornées de coquilles, de grelots, de casquettes, de tissus rouges, de sifflets et de vieilles montres cassées ; une dizaine de vieilles femmes couraient autour avec des morceaux de tissu en main et l'une d'elles avec un parapluie. Tout le monde y compris la malade dansait en chantant, parfois les medicine-men et la malade s'arrêtaient, les medicine-men soufflaient sur elle, puis la danse reprenait. Au bout de quelque temps, le medicine-man chef siffla sur sa flûte d'os et la danse s'arrêta net. La malade dansa seule en soulevant lentement un pied, puis l'autre, à trois ou quatre centimètres du sol et en restant sur place ; pendant ce temps, deux medicine-men faisaient sonner les grelots, un homme tapait dans ses mains en riant et un autre secouait deux bouteilles plates en fer-blanc — dans lesquelles on vend la poudre, dans l'intérieur de l'Argentine — remplies de graines ; cela dura une dizaine de minutes, puis les medicine-men participèrent à la danse, mais pendant peu de temps. Après un arrêt, deux d'entre eux s'approchèrent de la malade et se mirent à la dévêtir ; pendant ce temps un medicine-man secouait ses grelots le long du corps de la femme, en commençant par la tête. Lentement tous les ornements furent enlevés, les assistants tapèrent le sol à l'endroit où ils étaient tombés, puis en courant ils allèrent les jeter dehors ; les ayant ramassés, ils les secouèrent à plusieurs reprises, puis les rangèrent soigneusement. La malade fut assise au milieu de la tente et on lui donna à boire. La cérémonie fut interrompue puis reprise.

L'ensemble de la cérémonie dura du 20 au 24 mars, tous les jours de 8 à 11 heures et de 20 à 22 heures.

Tous les jours à la fin de la cérémonie on tirait un coup de feu pour effrayer la maladie.

Cérémonie d'expulsion de maladie au bénéfice d'une personne. (26 mars 1933).

Le 26 mars, une autre femme, qui présentait les mêmes symptômes de maladie que la précédente, fut traitée de la manière suivante : on profita de l'emplacement déjà décrit, mais on remplaça le drapeau par un grand morceau de tissu rouge à fleurs bleues, et on fixa en haut du montant une grosse touffe de plumes d'autruche. La hampe était décorée de ceintures rituelles. Sur les traverses qui séparaient la tente du village on disposa des offrandes du même type que celles de la cérémonie précédente. Pendant tout le temps de la cérémonie la malade resta assise

sur une botte de foin au centre de la tente ; tout près d'elle se trouvaient quatre des grands medicine-men, un peu plus loin une dizaine de jeunes danseurs, puis un dernier cercle de six ou sept femmes. Tous les officiants ornés, comme d'habitude, de plumes, de ceintures rituelles et de clochettes dansaient en chantant. Un passage fut pratiqué dans les traverses de séparation, et comme je m'y tenais, un medicine-man vint me dire que cette ouverture était destinée à laisser passer la maladie ; je lui demandai si ma présence l'empêcherait de sortir ; il me répondit que non, mais que je courais le risque qu'elle n'entrât en moi au moment où elle quitterait le corps de la malade.

La danse fut arrêtée sur un signe du medicine-man chef, et deux hommes, prenant un poncho rayé de rouge et de blanc par les extrémités, se mirent à danser en sautant de côté, les jambes écartées, puis ils s'approchèrent de la malade et passèrent le poncho au-dessus de sa tête, ensuite ils coururent jusqu'à la sortie et le secouèrent. Ils répétèrent cette manœuvre à plusieurs reprises, puis enveloppèrent complètement la femme dans le poncho, et un medicine-man se mit à la frotter à travers le tissu. Tout le monde chantait, mais certains ne dansaient pas. Au bout d'un certain temps, le poncho fut enlevé, porté en courant jusqu'à la sortie et jeté dehors. La danse reprit ; un assistant jeta de l'eau par terre, puis le medicine-man chef arrêta encore une fois la danse. Il s'assit à côté de la malade, en se couvrant complètement d'une grande couverture noire et se mit à parler avec la maladie ; pendant ce temps l'homme qui arrosait le sol apporta un baquet d'eau et, avec l'aide d'un medicine-man, lava la figure, la tête et le corps de la malade, qui fut tournée les pieds vers le passage ménagé dans les traverses et on traça avec de l'eau un chemin, de ses pieds jusqu'à ce passage. Le medicine-man chef se leva et la danse reprit de plus belle. Pendant cette danse l'assistant mouilla les épaules des danseurs mâles, tandis qu'un vieillard peignait en rouge les figures des femmes, en leur faisant deux ronds sur les pommettes et un trait le long du nez. En même temps, un medicine-man soufflait sur la malade et un autre lui couvrait la figure d'un tissu rouge. Au bout d'un certain temps la malade se coucha, la danse continua prenant un caractère de menace, puis tout d'un coup les gens eurent l'air satisfait ayant sans doute obtenu un succès momentané. La cérémonie s'arrêta et fut reprise au bout d'une heure.

Note.

Selon les medicine-men, avec lesquels j'ai eu l'occasion de parler de ces deux malades, elles souffraient du « mal dans la poitrine », faci-

7: Dijour SI7 Mataco

lement explicable par une brusque chute atmosphérique de presque 25° en 24 heures.

Cérémonie d'expulsion de maladie au bénéfice d'une personne. (2 avril 1933).

Une femme étant malade, on la soigna, mais comme elle était moins riche, la cérémonie eut un caractère plus modeste. En face de la maison de la malade, on dressa une tente, sous laquelle on la coucha. Les offrandes comprenaient seulement des tissus et des sacs en ficelle. A mon arrivée le medicine-man chef était en train de parler avec la maladie, tandis qu'une vieille femme, également medicine-woman, chantait et soufflait sur la malade. Les autres parlaient entre eux, sans avoir l'air de se préoccuper beaucoup de ce qui se passait. Après une interruption, pendant laquelle tout le monde but du vin demandé par la maladie, un homme se mit à courir autour de la malade en chantant, le corps incliné en avant et les bras ballants. Le medicine-man chef parla encore avec la maladie, pendant que la femme soufflait sur la malade et qu'un autre medicine-man disposait autour de sa tête un certain nombre de couvertures de journaux illustrés et de romans populaires à vingt centavos. Le coureur s'arrêta et le medicine-man chef se mit à parler avec les autres. Tout le monde s'assit en buvant de l'eau et deux femmes se mirent à marcher au pas accéléré, autour des autres, en chantant. L'une d'elles s'arrêta et peu de temps après l'autre l'imita. Puis tous les assistants se mirent à danser, accompagnés par les hoquets de la malade qui avait l'air d'aller de plus en plus mal ; elle mourut, en effet, au milieu de la cérémonie.

Aussitôt après la mort, la danse fut arrêtée ; les vieilles femmes coururent autour de la tente en secouant des maraca et en chantant, tandis que deux hommes couchaient la morte sur le côté droit, en lui repliant les jambes et en croisant (ou repliant) les bras sur la poitrine. Elle fut enveloppée des tissus sur lesquels elle était couchée et rapportée chez elle. Les medicine-men se déshabillèrent tranquillement, pendant que toutes les femmes du village hurlaient les lamentations d'usage.

Notes.

1. Cette femme, étant enceinte de sept mois environ, continua de porter d'énormes charges de bois sec, ce qui provoqua la maladie à laquelle elle succomba.

2. Selon l'opinion du village, la mort était due au fait qu'elle était enceinte avant que son premier enfant sache manger tout seul.

[P 218 is blank]

Société des Américanistes, 1933 Planche VIII

[P 215-A]

A. - Les medicine-men chantent au rythme des maracas.

B. - Menaces des medicine-men; coup de sifflet annonçant une transformation.

[P.218-B]

A. - Danse autour de la malade.

B. - Danse autour de la malade.